

# l'hebdo

DU  
QUOTIDIEN  
DE L'ART

VENDREDI

20.06.25

ENQUÊTE

## Artistes et artisans : une relation retrouvée

**DÉCRYPTAGE**

Atelier d'écriture  
au musée :  
dans la tête  
de Marguerite  
Duthuit-Matisse

**VU D'AILLEURS**

À la biennale  
de Ljubljana,  
la promesse  
d'une réconciliation  
avec les machines



N° 3074

5€



DANCING  
TEXTURE

EXPOSITION

im  
MEN

Du 28 juin au 1<sup>er</sup> juillet à Paris

RÉSERVEZ VOTRE VISITE

P.4 **ESSENTIELS**

P.9 **L'ENQUÊTE**

**Artistes et artisans :  
une relation  
retrouvée**

ANAÏS FA

P.14 **DÉCRYPTAGE**

**Atelier d'écriture  
au musée :  
dans la tête  
de Marguerite  
Duthuit-Matisse**

KATIA YEZLI

P.17 **VU D'AILLEURS**

**À la biennale  
de Ljubljana,  
la promesse  
d'une réconciliation  
avec les machines**

LA LETTRE DE MAGALI LESAUVAGE

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement  
sur [lequotidiendelart.com/abonnement](http://lequotidiendelart.com/abonnement)

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie,  
sas au capital social de 2 100 220,80 euros  
9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris  
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn  
2275-4407 [www.lequotidiendelart.com](http://www.lequotidiendelart.com) - un site internet hébergé  
par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris,  
France - tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset  
Directrice générale Solenne Blanc  
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau  
Directeur général délégué et directeur de la publication  
Jean-Baptiste Costa de Beauregard  
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Rédacteur en chef Rafael Pic ([rpic@lequotidiendelart.com](mailto:rpic@lequotidiendelart.com))  
Rédactrice en chef adjointe, en charge du Quotidien  
Alison Moss ([amos@lequotidiendelart.com](mailto:amos@lequotidiendelart.com))  
Rédactrice en chef adjointe, en charge de L'Hebdo  
Magali Lesauvage ([mlesauvage@lequotidiendelart.com](mailto:mlesauvage@lequotidiendelart.com))  
Cheffe de rubrique Marine Vazzoler  
([mvazzoler@lequotidiendelart.com](mailto:mvazzoler@lequotidiendelart.com))  
Rédactrice Jade Pillaudin

Contributeurs de ce numéro Elsa Espin, Anaïs Fa, Pedro Morais,  
Katia Yezli

Directrice du studio graphique Hortense Proust

Maquette Yvette Znaménak

Secrétaire de rédaction Aude Jouanne

Iconographe Léa Vicente

Publicité digital et print

([advertising@lequotidiendelart.com](mailto:advertising@lequotidiendelart.com))

Directrice Dominique Thomas

Pôle Art France Peggy Ribault, Clara Debroids, Julie Livan

Pôle Hors captif Hedwige Thaler, Elvire Schardner

Studio Lola Jallet ([studio@beauxarts.com](http://studio@beauxarts.com))

Abonnements [abonnement@lequotidiendelart.com](mailto:abonnement@lequotidiendelart.com)  
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Fanny Monier pour *Le Quotidien de l'Art*

© ADAGP, Paris 2025, pour les œuvres des adhérents.

# Cité internationale des arts

## D'ici 60 ans : relayer

Exposition  
collective



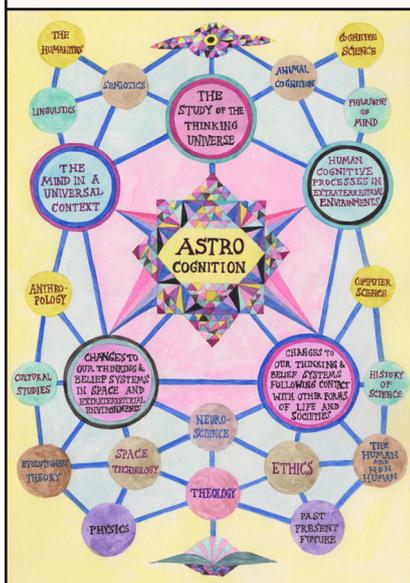
60 ans  
1965 → 2025

Site du Marais  
→ Galerie

18, rue de l'Hôtel de Ville  
75004 Paris

03 avril - 12 juillet 2025

THE WORLD



ACADÉMIE  
DES BEAUX-ARTS  
INSTITUT DE FRANCE



## 🌐 TÉLEX 20.06

➔ **Attaqué par Israël depuis le 13 juin, l'Iran a fermé ses musées et ses sites patrimoniaux, et ordonné que les objets d'art de valeur soient transférés dans des entrepôts sécurisés. À Tel-Aviv, de nombreux musées et galeries restent également fermés en raison de la riposte iranienne.**

➔ **Pour son projet « La princesse, la Mángôn et le retour du refoulé », Josza Anjembe est lauréate de la bourse Jeune création Ateliers Médicis et Rubis Mécénat, dispositif de soutien au projet d'un cinéaste ou artiste explorant la vidéo, attribué à l'issue du workshop Jeune création de la Cinémathèque idéale des banlieues du monde (Centre Pompidou/Ateliers Médicis).**

➔ **Le milliardaire et magnat des cosmétiques Leonard A. Lauder, fils héritier de Joseph et Estée Lauder, est décédé à l'âge de 92 ans. Le collectionneur a notamment légué au Metropolitan Museum de New York 78 œuvres cubistes (Picasso, Braque, Léger, Gris) estimées à plus d'un milliard de dollars, et aidé à y fonder le Leonard A. Lauder Research Center for Modern Art.**

➔ **L'artiste japonaise-américaine Carrie Yamaoka, membre fondatrice du collectif fierce pussy en 1991, est lauréate du prix Maria Lassnig, doté de 50 000 euros, et qui lui permettra d'exposer en 2026 à la Hamburger Kunsthalle.**

➔ **Sans consultation préalable, la DRAC des Hauts-de-France et le rectorat de l'académie d'Amiens ont annoncé la suppression des options artistiques dans les collèges et lycées de la région, pour cause d'austérité budgétaire.**

➔ **Le Houloc, lieu de création et de diffusion autogéré, organise les 21 et 22 juin une vente de soutien en ligne, avec des œuvres à partir de 300 euros.**

## À Paris, la Cité internationale des arts fête 60 ans d'« espace de liberté »

35 000 : c'est le nombre, vertigineux, d'artistes accueillis en résidence depuis 60 ans par la Cité internationale des arts à Paris, scindée entre les sites de Pont-Marie et de Montmartre. Pour trois mois à un an (jusqu'à deux pour les personnes en situation d'exil), cela représente en moyenne un peu moins de 600 personnes chaque année – ils et elles sont 300 en 2025, de tous âges –, ce qui en fait probablement le plus important lieu de résidences au monde. Fêtant son 60<sup>e</sup> anniversaire, la Cité, fondation privée d'utilité publique, connaît une nouvelle jeunesse après des travaux coûteux (8 millions d'euros), notamment pour un nouvel auditorium, et malgré un petit budget (6,5 millions par an) financé par une centaine de partenaires privés et publics (dont la mairie et l'État). Sans doute autant que l'attractivité même de Paris, c'est ce mélange de particularismes qui fait son succès, et sa réputation auprès des artistes de tous les continents. Exigeante dans sa sélection, la Cité propose des « *alliances pacifiques* », selon Bénédicte Alliot, directrice générale depuis 2016, afin d'« *éditorialiser* » les très nombreux événements (jusqu'à 10 par semaine), que ce soit dans le cadre des ateliers ouverts (chaque mercredi soir dans le Marais, deux fois par mois à Montmartre), ou des expositions pilotées par Nataša Petrešin-Bachelez, elle-même invitant toujours un ou une curatrice associée pour



« *avoir une vision extérieure* ». Comme actuellement dans « D'ici 60 ans : relayer » (jusqu'au 12 juillet), conçue avec Ana Janevski, où les résidents de diverses générations imaginent le futur des valeurs d'hospitalité, qui se reflètent aussi dans la volonté de faire l'archive de cette épopée parisienne où se sont succédé des artistes aussi diverses que Louise Bourgeois, Lygia Clark ou Lorna Simpson, dont le parcours est présenté dans l'exposition « Émersions » qui court sur plusieurs années. Aujourd'hui, avec les diverses crises et conflits mondiaux, mais aussi le durcissement des frontières, il s'agit bien souvent pour la petite équipe d'une quarantaine de personnes d'apporter une aide, psychologique ou administrative, à des artistes en exil, notamment avec l'association France terre d'asile. « *Ce défi du vivre-ensemble, rappelle Bénédicte Alliot, fait de la Cité un de ces espaces de liberté qui se raréfient.* »

**MAGALI LESAUVAGE**



**Bashar Murad**, d'après un poème de **Refaat Alareer**. *If I Must Die*, peinture murale et son, exposition « D'ici 60 ans : relayer », Cité internationale des arts, Paris.

Photo : Magali Lesauvage.

En haut :

Exposition « Émersions : Archive vivante 3. Leur(s) histoire(s) », Cité internationale des arts, Paris.

Photo : Magali Lesauvage.

## Le Palais de la découverte au cœur de vents contraires

Fermé depuis 2020 pour restauration, le Palais de la découverte devait rouvrir ses portes temporairement le 11 juin, avant une réouverture totale en 2026. Tandis que le retard des travaux a contraint de décaler la pré-ouverture au 20 juin, une série d'annonces récentes inquiètent les équipes. Une pétition, signée par plus de 65 000 personnes à l'heure où nous écrivons ces lignes, explique qu'en octobre 2024, « une réduction de la surface attribuée au Palais de la découverte au sein du Grand Palais (a été) annoncée ; puis (est paru) un démenti brutal du ministère de la Culture concernant la pré-ouverture en juin 2025 ». « Les déclarations du président du Grand Palais, Didier Fusillier, suggérant de déplacer le Palais de la découverte à la Cité des sciences et de l'industrie, ainsi que l'annonce dans *Le Parisien*, par la ministre de la Culture, du lancement d'une mission interrogeant "le modèle économique et l'emprise bâtementaire d'Universcience" » préoccupent particulièrement les salariés. Le Palais de la découverte pourra-t-il rouvrir au sein du Palais d'Antin (accolé au Grand Palais côté nord) qui l'accueille depuis 1937 ? Sur France Culture le 7 juin, Didier Fusillier affirmait : « *Le monde a changé. Il y a aussi d'autres visions des sciences, d'autres façons de faire, de coproduction (...). On peut imaginer un partenariat avec Universcience, qui permette de garder quand même un Grand Palais unifié.* » À ces mots, le sang de Taos Aït Si Slimane n'a fait qu'un tour. La médiatrice scientifique d'Universcience réagit auprès de *L'Hebdo* : « *On sait ce qu'est l'innovation, nous travaillons quotidiennement avec des chercheurs à la pointe sur ce sujet. Mais nous sommes aussi attachés à l'histoire : quel arbre peut fleurir sans racines ?* » Par ailleurs, quel est le signal envoyé par le limogeage, le 12 juin par Emmanuel Macron, de Bruno Maquart, président de l'établissement public Universcience (qui réunit



Le Palais de la découverte à Paris.

Goran Bogicevic / Alamy / Hemis.

de « garantir l'avenir du Palais de la découverte, de s'assurer qu'il demeure dans son lieu historique du Palais d'Antin », tandis que le lendemain dans *Le Parisien*, le ministre de l'Enseignement supérieur Philippe Baptiste se déclarait « favorable » à son maintien au sein du Grand Palais. « *C'est un écran de fumée pour tenter de nous calmer* », ironise Taos Aït Si Slimane, qui n'y voit qu'une manœuvre politique. Jeudi soir, ils étaient plusieurs collègues à manifester autour du Palais de la découverte, et prévoaient de poursuivre le mouvement les jours suivants. Contacté à plusieurs reprises, le ministère de la Culture n'a pas donné suite à nos questions sur le sujet.

**MARINE VAZZOLER**

Palais de la découverte et Cité des sciences et de l'industrie) ? Le 18 juin, une cinquantaine de chercheurs et responsables d'institutions internationaux signaient une tribune dans *Le Monde* demandant aux autorités concernées

**LE QUOTIDIEN DE L'ART**

**LE PREMIER QUOTIDIEN NUMÉRIQUE DU MONDE DE L'ART**

**1 MOIS D'ABONNEMENT GRATUIT**

Le **QUOTIDIEN** et **l'HEBDO** du lundi au vendredi sur tous vos écrans



Anissa Touati.

Photo : Javier Augustin Rojas.

Stamatia Dimitrakopoulos.

Photo : Constantinos Caravattellis.

Loukia Thomopoulou.

Photo : Dimitra Tzanou.

## En Grèce, la Biennale of Contemporary Keramics célèbre une Méditerranée transnationale

Il y a eu dans la dernière décennie un tournant radical dans la perception de la céramique par le champ de l'art contemporain : personne ne voudra réinstaurer des lignes de démarcation entre arts dits majeurs et mineurs. D'autres débats autour de la céramique se sont désormais imposés : faut-il produire des objets pour le circuit artistique ou les intégrer à des économies locales qui renouvellent la dynamique des communautés – à l'image de Jatiwangi Art Factory

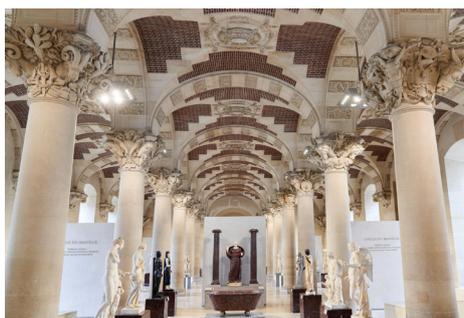
en Indonésie, vue à la dernière Documenta de Kassel ? La deuxième édition de la Biennale of Contemporary Keramics (BCK), en Grèce, a opté pour une approche autour des enjeux politiques de la Méditerranée. Sous le titre « Où commence le jour ? », elle aura lieu sur l'île de Rhodes en juin 2026 et vient d'annoncer ses trois commissaires : Anissa Touati, Stamatia Dimitrakopoulos et Loukia Thomopoulou. Anissa Touati a développé ces dernières années une réflexion autour du « méditerranéisme » (en résonance avec le panafricanisme), cherchant à surmonter les barrières économiques et nationalistes par le biais de réseaux et de collaborations durables en Afrique du Nord, au Moyen-Orient et en Europe méridionale. Stamatia Dimitrakopoulos est directrice artistique de la foire Art

Athina à Athènes, tandis que Loukia Thomopoulou, fondatrice de la biennale, est responsable de l'atelier et galerie de céramique Sealed Earth à Athènes. Leur ancrage local se traduira par un programme de résidences d'artistes et des ateliers de céramique sur les îles grecques, ainsi que des performances, des conversations et un focus sur les céramiques traditionnelles de l'île de Rhodes. La céramique y sera envisagée non seulement en tant que technique, mais aussi révélatrice de l'apport des migrations et des influences croisées entre les cultures des deux rives depuis des siècles. La BCK sera d'ailleurs accueillie dans un bâtiment récemment rénové, construit sur les vestiges d'une église catholique et d'une mosquée, prolongeant les échos de l'interconnexion méditerranéenne.

**PEDRO MORAIS**

## Propriété intellectuelle : des architectes déboutés face au Louvre

Le 14 mai dernier, le juge des référés parisien a débouté deux architectes ayant saisi la justice contre le musée du Louvre. À l'origine du litige : le projet de création d'un neuvième département, consacré aux arts de Byzance et des chrétientés en Orient (dont l'ouverture est prévue fin 2027 dans l'aile Denon, *ndlr*), impliquant la modification de salles aménagées par les plaignants (notamment les galeries Donatello et de l'Égypte funéraire romaine, les escaliers de la salle du Manège, la scénographie de la galerie des trois antiques, de la Grèce préclassique et de la salle Coptes/Baouit). Des travaux susceptibles, selon eux, de dénaturer



La salle du Manège au musée du Louvre. Artelan / Alamy / Hemis.

ce qu'ils revendiquent comme des œuvres de l'esprit et qui seraient protégées par le droit d'auteur. Cette protection s'applique « dès lors qu'une œuvre présente un caractère original » (article L112-4 du code de la propriété intellectuelle). Or, le juge a estimé qu'ils ne démontraient pas la vraisemblance de cette originalité. Le problème est classique, mais révélateur : si l'architecture peut relever du droit d'auteur (article L112-2), sa nature utilitaire complique la reconnaissance de son originalité.

Une œuvre architecturale n'est pas de l'art pour l'art : elle possède une vocation utilitaire. C'est un lieu habité, soumis à des évolutions et modifications, souvent sources de litiges. Or, la jurisprudence tend à la réduire à une prestation avant tout technique. C'est précisément ce qui a été retenu ici par le juge : « *Les choix opérés (...) relèvent du travail technique de l'architecture. De plus, les demandeurs n'explicitent pas ce qui constituerait (...) le caractère arbitraire et créatif des choix opérés portant l'empreinte de la personnalité de leurs auteurs.* » Commune, cette décision est un rappel sévère pour les architectes de la difficulté persistante à faire valoir la protection de leurs œuvres devant les tribunaux.

**ELSA ESPIN**



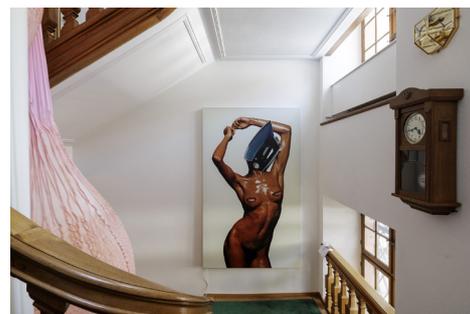
Le Basel Social Club Orchestra au Basel Social Club 2025.

Photo : Lara Esqueda. Courtesy of Basel Social Club 2025.

Sophie Jung.

Untitled, 2025, au Basel Social Club.

Photo : Rafael Pic.



## Le Basel Social Club installe son joyeux désordre dans une ancienne banque

C'est un ovni qui s'installe durablement dans le paysage bâlois, semblant répondre à des besoins de légèreté, d'hybridation, d'échange, de nomadisme. Le Basel Social Club en est à sa 4<sup>e</sup> édition, après un lancement en 2022 dans une villa années 1930, une confirmation en 2023 dans une ancienne usine de mayonnaise, puis en 2024 dans une ferme de la périphérie. Pour 2025, c'est au 25 Rittergasse, en plein centre-ville de Bâle, tout près du Kunstmuseum, que s'est installé le grand barnum, dans l'ancien siège de la banque Vontobel tout à fait tarabiscoté avec ses halls, salles de réunion, cagibis, jusqu'aux caves avec tuyauterie et greniers (où sont montrées les œuvres les plus épicées,

comme les dessins érotiques de Nazario) – au total, une centaine de pièces. Le principe fonctionne à rebours de ce dont on a l'habitude : les organisateurs ont choisi les artistes et sollicité ensuite le soutien des galeries qui les représentent. Parmi celles-ci figurent aussi bien des novices que des valeurs sûres du marché, comme neugerriemschneider, 1900-2000, von Bartha, Chantal Crousel, Sprüth Magers, voire des institutions comme la fondation Kulturstiftung Basel H. Geiger, qui présente quelques dessins d'Irène Zurkinden (à l'honneur depuis le 13 juin dans ses locaux). Sur quelque 3 000 mètres carrés, plus de 500 œuvres d'époques différentes et de prix très variables (de quelques centaines de francs suisses à plusieurs dizaines de milliers pour les masques de Leonora Carrington accrochés dans l'escalier ou les reliefs de Man Ray) sont installées sur les murs, au sol, dans les toilettes... La volonté « sociale »

Des œuvres de Linder Sterling au Basel Social Club.

Photo : Gina Folly. Courtesy of Basel Social Club 2025.

du titre s'incarne dans les différents bars, baraques à hot dogs et à glaces disséminés sur le parcours, mais aussi dans les ateliers en activité. On peut s'y faire tatouer, peindre les ongles ou couper les cheveux dans un salon, tandis que des danseurs se contorsionnent, des femmes de ménage passent des aspirateurs très conceptuels, des comédiens lisent des textes. Un joyeux désordre créatif, qui se veut un contrepied ludique (avec l'assentiment des grandes maisons) à la manière habituelle de commercer. Le projet mené par le curateur Klaus Littmann, qui se veut un « *tableau vivant* », n'est pas un *one shot* : pendant trois ans, jusqu'à la fin 2028, l'immeuble va être réactivé pour divers projets artistiques.

RAFAEL PIC

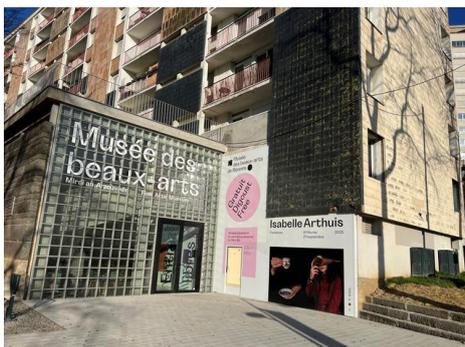
## À Rennes, le musée des Beaux-Arts a ouvert une antenne dans le quartier de Maurepas

Construit entre 1950 et 1970, et devenu entre-temps l'un des plus pauvres de Rennes, le quartier de Maurepas fait actuellement l'objet d'un plan de rénovation urbaine et se trouve sur la nouvelle ligne de métro B, en fonction depuis un an. Insérée dans la structure d'un de ses bâtiments, la nouvelle antenne du musée des Beaux-Arts de Rennes a ouvert ses portes le 1<sup>er</sup> février et doit accueillir deux expositions temporaires par an, dont une imaginée avec les habitants du secteur. Elles seront constituées des œuvres d'art ancien et contemporain des collections

du musée, dont le bâtiment principal est implanté à quelques mètres du centre-ville de Rennes, face à la Vilaine. Avec ses petits 400 mètres carrés de surface, l'antenne de Maurepas est entièrement gratuite et sera rejointe par une ludothèque et un espace d'accueil de jeunes enfants, gérés par le centre social. Pour la maire de Rennes, Nathalie

Appéré (PS), soutenir ce projet c'est garantir le « *droit culturel* » et « *le fait de permettre à chacun, quel que soit son capital social et culturel, d'accéder aux musées de la ville* », explique-t-elle au Monde. Ainsi, pour l'exposition inaugurale « *Fantaisies* » (jusqu'au 21 septembre), l'artiste Isabelle Arthuis s'inspire des collections du musée, tout en travaillant avec les habitants du quartier de Maurepas, qu'elle a mis en scène pendant leur visite des réserves du musée et photographiés avec des objets qui les ont marqués.

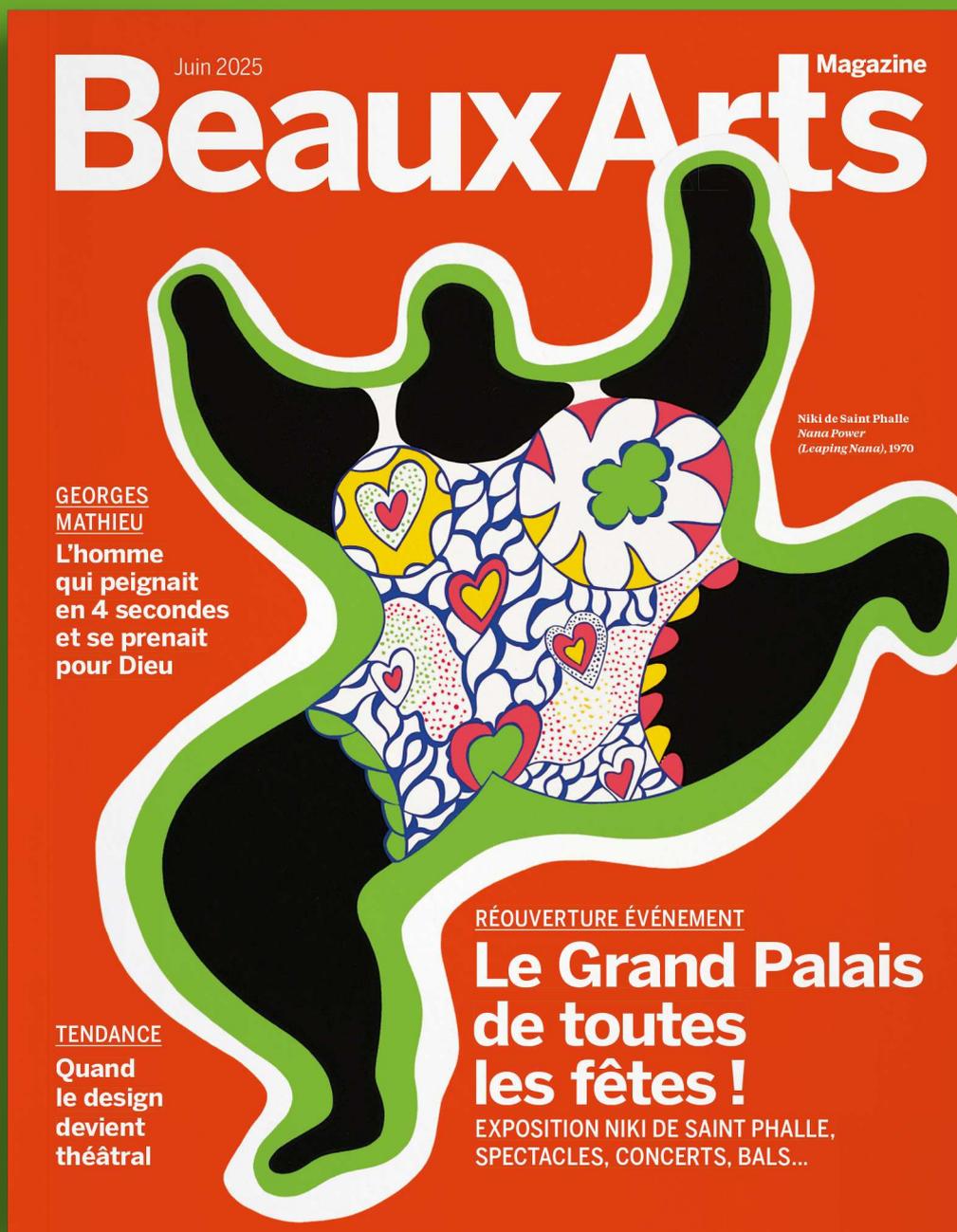
M.V.



L'antenne du musée des Beaux-Arts de Rennes dans le quartier de Maurepas.

DR.

**BeauxArts**<sup>Magazine</sup> | **Un numéro à ne pas manquer !**



**En vente chez votre marchand de journaux  
et sur [www.BeauxArts.com](http://www.BeauxArts.com)**

# Artistes et artisans : une relation retrouvée



**Sophia Taillet,**

Collection Spinning Around,  
édition exclusive pour  
la boutique du Grand Palais.

© Studio Sophia Taillet.

**Nouvelles formes de collaborations entre artistes et artisans, meilleure intégration des pratiques artisanales sur le marché de l'art, exportations sans précédent du savoir-faire français... Depuis quelques années, l'artisanat d'art a accédé à une meilleure visibilité et une plus grande légitimité. Analyse.**

**PAR ANAÏS FA**

Jusqu'au 13 juin dernier, il était encore possible de postuler à un appel à candidatures de la DRAC Normandie invitant un duo artiste-maître verrier à réaliser les futurs vitraux de la chapelle Saint-Eustache de la cathédrale de Rouen, « *qui présente une baie à trois lancettes avec un réseau haut à rosaces trilobées et écoinçons* ». Ce type de collaboration entre artiste et artisan a répondu pendant bien longtemps à une même logique : le premier travaillait de concert avec le second, car il souhaitait concevoir des œuvres dans une certaine matière, avec une technique spécifique, dont il n'avait pas lui-même la maîtrise. Une dynamique qui a tendu à accentuer au fil des siècles la distinction entre artiste et artisan, héritée de la Renaissance, l'artiste étant alors considéré comme un créateur-démiurge et l'artisan comme un simple exécutant. Parmi les jeunes générations d'artistes, cette hiérarchisation des rôles tend aujourd'hui à s'estomper grâce à l'invention de nouveaux modèles collaboratifs. Sophia Taillet, artiste et designer formée aux Arts décoratifs de Paris, s'est très



« Pour produire une même pièce, deux artisans ne feront jamais les mêmes gestes, ne passeront jamais par les mêmes étapes. Et c'est justement ça que je cherche à mettre en lumière dans mes œuvres »

**SOPHIA TAILLET, ARTISTE ET DESIGNER.**

© Louise Desnos.

tôt intéressée au verre. En 2019, elle décide d'effectuer une résidence d'un an au sein de l'école nationale du verre du lycée Jean Monnet à Yzeure, dans l'Allier. « C'est au cours de cette année, en observant et en collaborant avec de jeunes artisans verriers, que j'ai pu développer une vision globale de la matière. Mais aussi des différentes techniques associées à sa mise en œuvre », se souvient-elle. Une immersion « extrêmement bénéfique », qui lui a permis par la suite de développer des collections en sachant immédiatement qui contacter en fonction de ses besoins : tel type d'artisan, issu de tel corps de métier. « Dans mon travail, je procède toujours de la même manière, en commençant par une longue phase d'observation. J'observe les capacités de l'artisan, ses gestes, sa manière de faire... Ce que je trouve passionnant, c'est que pour produire une même pièce, deux artisans ne feront jamais les mêmes gestes, ne passeront jamais par les mêmes étapes. Et c'est justement ça que je cherche à mettre en lumière dans mes œuvres », explique Sophia Taillet. Dans le cadre du programme de soutien Mondes nouveaux, en 2022, l'artiste a souhaité concevoir des tubes en verre. Elle raconte : « L'artisan avec lequel je collaborais prenait la matière, qu'il chauffait, puis étirait peu à peu. J'étais totalement fascinée par ce simple geste d'étirement. Donc je lui ai demandé de s'arrêter là, en plein mouvement, et c'est ainsi qu'est née cette œuvre, qui ne ressemblait en rien à mes dessins préparatoires, mais qui trouvait tout son sens dans le fait de venir magnifier le geste de son créateur. »



### L'artisanat comme vecteur d'émancipation

De son côté, Margaux Derhy, artiste franco-marocaine formée au Central Saint Martins College of Art and Design et au Royal College of Art de Londres, ne pensait pas un jour travailler avec des artisanes. À l'occasion d'une résidence aux Greatmore Studios, à Cape Town, puis chez Lesage à Paris, elle commence

« L'atelier de broderie permet aujourd'hui de rémunérer dix femmes chaque mois. »

**MARGAUX DERHY, ARTISTE.**

© Ayoub El Bardii.

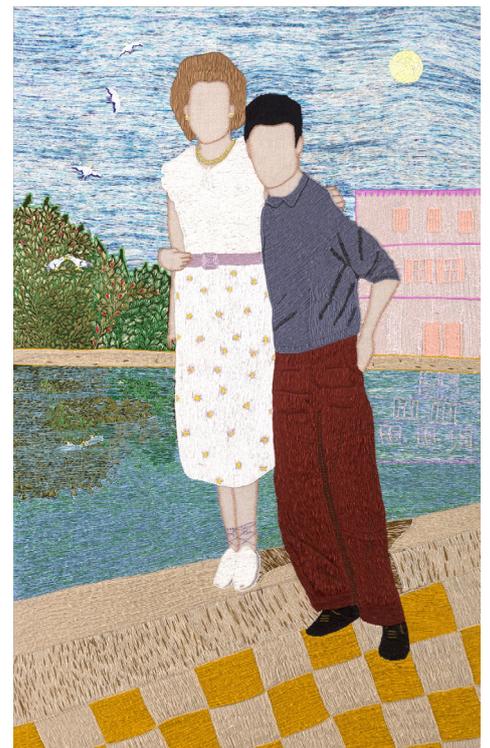
Margaux Derhy dans son atelier de broderie à Sidi R'bat.

© Ayoub El Bardii.

**Margaux Derhy et son atelier.**

*Cela dit comme tu l'aimes,* 2024, broderie à la main et machine sur lin, 80 x 130 cm.

Courtesy de Margaux Derhy.





« Nous sommes loin de la spéculation et du travail des intermédiaires, que l'on retrouve sur le marché de l'art traditionnel. »

**STÉPHANE GALERNEAU,**  
**PRÉSIDENT D'ATELIERS D'ART DE FRANCE.**

© Alex Gallosi.

à se former à la broderie, technique qu'elle intègre progressivement à ses œuvres picturales. En retournant dans le village de sa famille marocaine, situé dans la province de Massa, non loin d'Agadir, Margaux Derhy réalise que de nombreuses femmes vivent dans une situation de précarité extrême, car veuves ou célibataires. Afin de les aider à s'insérer socialement, elle décide en 2022 de développer son propre atelier de broderie dans le village de Sidi R'bat. « C'est un projet qui permet aujourd'hui de rémunérer dix femmes chaque mois, se félicite l'artiste. Si certaines avaient une petite pratique individuelle de la broderie, elles n'étaient pas à proprement parler des "artisanes" lorsque je les ai rencontrées. »

Margaux Derhy développe leur méthode de travail : « À l'atelier, nous travaillons avec une dizaine de points (point lancé, point de chevron, point de chaînette, passé-plat) et utilisons plusieurs types de fils sur les mêmes œuvres (coton, laine, nylon, sabra, polyester...), en mélangeant à la fois les techniques de broderie à la main et à la machine. J'ai formé les brodeuses de l'atelier et je continue de les former en permanence, en invitant notamment des artistes textiles pour leur apprendre de nouvelles techniques. » Ses œuvres alliant peinture et broderie, conçues en étroite collaboration avec les artisanes de l'atelier, rencontrent un engouement de plus en plus fort sur le marché de l'art international : elles ont été récemment présentées aux foires 1:54 de Marrakech et Londres, mais aussi à la Menart Fair à Paris, ou encore à Dubaï et Abu Dhabi.

## Retour en grâce

Ce regain d'intérêt pour les pratiques artisanales est sensible depuis quelques années. Pour Stéphane Galerneau, président d'Ateliers d'Art de France, c'est parce qu'il patine et cherche à se réinventer que « le marché de l'art fait enfin la part belle à des savoir-faire et des pratiques plus artisanales et moins conceptuelles. C'est la recherche de nouvelles techniques, mais surtout de nouvelles formes, qui a permis d'intégrer de plus en plus ces pratiques dans les grands rendez-vous internationaux ». Textile, céramique, verrerie ou encore travail du bois sont désormais omniprésents dans les galeries, foires ou biennales à travers le globe. Les pratiques de commissariat d'exposition qui se veulent plus inclusives et décloisonnées revalorisent les questions du geste et de la lenteur dans les pratiques, tout en adoptant des narrations nouvelles qui abordent des thématiques, telles que la réparation, la technique ou encore la transmission. Ainsi, de grandes expositions autour de l'artisanat contemporain ont été présentées récemment au sein d'institutions muséales de renommée internationale, participant de cet engouement nouveau. Parmi elles, une série de trois expositions curatées par Anne Dressen au musée d'Art moderne de Paris



**Suborna Morsheada,**  
**Banquet Bangladesh** exposé lors de la 7<sup>e</sup> édition de la biennale Révélation au Grand Palais à Paris en mai 2025.

© Alex Gallosi.



L'exposition « Unravel: The Power and Politics of Textiles in Art » au Barbican Center de Londres en 2024.

© Jenima Yong / Barbican Art Gallery.



« Les visiteurs se sont particulièrement intéressés aux œuvres qui, tout en valorisant un savoir-faire maîtrisé, proposaient une relecture contemporaine des matériaux ou des techniques. »

**ESTELLE YANFENG LI, DIRECTRICE DE LA BIENNALE RÉVÉLATIONS À PÉKIN.**

© LI Qian Zhongjun.

– « Decorum » (sur la tapisserie) en 2013, « Medusa » (sur les bijoux) en 2017, et « Les Flammes » (sur la céramique) en 2021 –, « Making Knowing: Craft in Art, 1950-2019 » au Whitney Museum de New York en 2019, « Women and Craft: The Gendered Making » à la National Gallery of Victoria à Melbourne en 2022, « Vivre avec les objets. Arts de la main dans le Japon d'aujourd'hui » au musée national des arts asiatiques – Guimet en 2023, ou encore en 2024 « Unravel: The Power and Politics of Textiles in Art » au Barbican Center de Londres.

### Des pratiques qui s'exportent

En France, les artisans d'art, de leur côté, n'ont pas attendu de gagner en légitimité dans le champ de l'art contemporain pour se structurer, innover et s'exporter. Preuve en est, le succès du salon Révélation, organisé au Grand Palais à Paris, qui a rassemblé pour sa 7<sup>e</sup> édition, fin mai 2025, plus de 45 000 visiteurs. Pour cette nouvelle mouture, le salon présentait les travaux de 550 créateurs venus de 35 pays. « Dans un salon comme celui-ci, l'artisan d'art vient parler de sa pratique, expliquer son savoir-faire, il est en direct avec le public. Ce temps d'échange, cette relation humaine sont très importants. Nous sommes loin de la spéculation et du travail des intermédiaires, que l'on retrouve sur le marché de l'art traditionnel », affirme Stéphane Galerneau.

Le président du salon rappelle par ailleurs que « les artisans d'art sont les premiers à s'emparer des questions écologiques en expérimentant avec de nouvelles matières : fibres de chanvre, de lin, coquilles d'huîtres... Là où les artistes contemporains, souvent trop centrés sur la question du concept et formatés par la tradition des beaux-arts, peinent encore à intégrer ces matériaux, les artisans innovent concrètement ». Une approche qui séduit les acheteurs, voyant là un moyen de concilier création et responsabilité environnementale, tout en ouvrant la porte à de nouveaux marchés. Le rendez-vous s'est exporté il y a peu, en Chine, à Pékin, sous la forme de la biennale Révélation. Comme l'explique Estelle Yanfeng Li, sa directrice, « tout l'enjeu résidait dans le fait de préserver l'essence même du projet Révélation tout en opérant une véritable traduction culturelle. Il s'agissait de concevoir un dispositif curatoriale et narratif à même de résonner authentiquement avec le contexte local ». Lancé en 2024, l'événement a attiré 11 200 visiteurs et présenté plus de 550 pièces issues d'ateliers d'art internationaux. « L'accueil du public chinois a été extrêmement positif. Les visiteurs se sont particulièrement intéressés aux œuvres qui, tout en valorisant un savoir-faire maîtrisé, proposaient une relecture contemporaine des matériaux ou des techniques. »

Et la dynamique ne s'arrête pas là, puisqu'en 2025, un nouveau salon ouvrira au Canada. Les défis de cette transposition outre-Atlantique sont encore différents, comme l'explique Marc Douesnard, président du Conseil de métiers d'art du Québec, qui chapeaute le projet : « La créativité québécoise est reconnue



**Mohamed Amine Hamouda,**

*Nar We Jommar (Feu et cœur de palmier)*, 2023, ensemble de 5 sculptures tissées sur une structure métallique démontable, diverses fibres végétales issues des oasis de Gabès, dimensions variables.

© Hirafen.



« À partir des années 1960 au Maroc, un tournant décisif s'est opéré : l'artisanat est devenu un lieu actif de réflexion esthétique et politique. »

**CHAHRAZAD ZAHİ, DOCTORANTE EN HISTOIRE DE L'ART À BOSTON UNIVERSITY.**

DR.

*pour son audace et sa singularité sur le continent. Mais ici, l'univers du luxe, la valorisation du patrimoine ou la reconnaissance institutionnelle des savoir-faire n'ont pas la même profondeur historique qu'en Europe. Le regard nord-américain – souvent influencé par une logique anglo-saxonne plus axée sur l'innovation et le design industriel – diffère de celui porté en France sur les métiers d'art, où l'héritage et la maîtrise technique sont au cœur de la définition même du secteur. L'enjeu majeur sera de proposer une rencontre inédite entre ces deux cultures. »*

### Géométrie variable

Si, en France, le clivage entre artistes et artisans semble avoir beaucoup évolué et tend à se recomposer, il n'en est pas de même partout. Pour Parul Dave Mukherji, doyenne et professeure à la School of Arts and Aesthetics de la Jawaharlal Nehru University, à New Delhi, en Inde, « la relation entre artistes et artisans reste profondément asymétrique, et cela en dépit d'interventions étatiques pour revaloriser le statut de l'artisan ». En cause ? « Le fait que ce sont très souvent des intermédiaires, hommes ou femmes très éduqués, qui créent des ONG pour "élever" le statut des artisans, avec une approche qui reste bien trop souvent exploitatrice. Ils servent d'interfaces entre le marché de l'art international et les artisans, avec le privilège d'avoir une vue d'ensemble que les artisans, immergés dans leur contexte local, n'ont pas », résume-t-elle.

En Afrique du Nord, où on peut citer le travail de Mohamed Amine Hamouda, Younes Rahmoun ou Ghizlane Sahli, « la distinction entre art et artisanat s'est cristallisée au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, à travers les dispositifs coloniaux de patrimonialisation et d'enseignement, explique Chahrazad Zahi, doctorante en histoire de l'art à Boston University. Au Maroc, par exemple, le protectorat français a institué une séparation rigide entre un artisanat valorisé comme trace d'une authenticité "indigène" figée, et un art moderne considéré comme le domaine exclusif de l'Occident. À partir des années 1960, un tournant décisif s'est opéré : l'artisanat est devenu un lieu actif de réflexion esthétique et politique. Aujourd'hui, les artistes contemporains marocains ne cherchent pas tant à abolir le clivage entre art et artisanat qu'à en redéployer les termes », estime-t-elle.

En France, il aura fallu attendre 2014 pour qu'une loi vienne définir les métiers d'art, et l'année 2015 pour qu'un arrêté en fixe la liste. On compte aujourd'hui 281 métiers d'art en France.

# Atelier d'écriture au musée : dans la tête de Marguerite Duthuit-Matisse



**Depuis plusieurs années, les ateliers d'écriture destinés aux adultes ont fait leur entrée dans les institutions culturelles. L'écriture créative permet une autre façon d'appréhender l'art, et donne un accès parfois inattendu à l'univers des artistes. Récit d'expérience au musée d'Art moderne de Paris, dans l'exposition « Matisse et Marguerite ».**

PAR KATIA YEZLI

**Matisse.**  
Portrait de Marguerite, 1906-1907 dans l'exposition « Matisse et Marguerite » au musée d'Art moderne de Paris.

© Pierre Antoine / Musée d'Art Moderne de Paris.

L'exposition « Matisse et Marguerite » au musée d'Art moderne de Paris.

© Pierre Antoine / Musée d'Art Moderne de Paris.

À quoi peut bien penser Marguerite, « *gosse d'atelier* », lorsqu'elle pose devant son père, le peintre Henri Matisse ? Invertissons un moment la perspective et imaginons le monologue intérieur du modèle sur la base d'un portrait. « *J'étouffe... C'est ce fichu ruban noir qui m'enserme encore le cou. Il a le don de masquer cet affreux trou, tout en le pointant du doigt. Papa me dit souvent d'arrêter de me tourmenter. Mais pour combien de temps ?* »

Le portrait en question date de 1906-1907. Marguerite a 12 ans. Dans cette peinture aux formes simplifiées, elle se tient droite et nous adresse un regard intense, la bouche légèrement pincée. Ce « *ruban noir* »,

qui sera agrémenté plus tard d'un pendentif, est censé occulter une trachéotomie. Il deviendra au fil des ans un signe distinctif de la jeune Marguerite. Elle en sera enfin libérée grâce à une opération en 1920. Cette œuvre, qui a appartenu à Picasso, est visible dans l'exposition « Matisse et Marguerite. Le regard d'un père » aux côtés d'une centaine de portraits, au musée d'Art moderne (MAM) de Paris (jusqu'au 24 août).

## Rêve éveillé

En ce dimanche après-midi ensoleillé, nous sommes sept à nous prêter à ce même jeu consistant à spéculer sur la vie intérieure de Marguerite Duthuit-Matisse (1894-1982).





Ghislaine Tabareau-Desseux donnant un atelier d'écriture.  
DR.

L'exposition « Matisse et Marguerite » au musée d'Art moderne de Paris.

© Pierre Antoine / Musée d'Art Moderne de Paris.

Nous voilà réunis autour d'une grande table dans l'espace pédagogique du musée, normalement destiné aux arts plastiques, situé dans les entrailles bleutées des sous-sols. En bout de table, Ghislaine Tabareau-Desseux, cofondatrice de l'association Carnets du passage (qui propose également des ateliers d'écriture au musée de la Poste ou à la fondation Giacometti, *ndlr*), anime d'une main de maître cet atelier d'écriture créative, « Matisse et Marguerite. De la fille », en écho direct à l'exposition déployée à l'étage. Cette collaboration avec le musée parisien a démarré au printemps 2022 avec l'exposition « Toyen. L'écart absolu », autour du rêve et de « jeux d'écriture surréalistes ». Depuis, l'association propose en moyenne six ateliers par an (dix participants maximum), toujours en lien étroit avec les collections ou les expositions temporaires. Selon Annabelle Constant, responsable du service culturel et pédagogique au MAM, « *il y a toujours beaucoup de matière à disposition qui ne demande qu'à être réactivée, aussi bien dans les œuvres que dans les biographies, les correspondances...* ». On retrouve une matière tout aussi riche dans la relation entre Henri Matisse et sa fille Marguerite, figure essentielle de l'entourage du peintre, qui l'a accompagné au fil de ses expérimentations picturales. Le processus d'écriture et de création

au musée peut être considéré comme une sorte de rêve éveillé, qui serait guidé par une maîtresse de cérémonie. Après un bref tour de table où chacun se présente, Ghislaine Tabareau-Desseux, formée à l'animation d'ateliers d'écriture à Aleph-écriture, donne quelques instructions et des indications sur le déroulé de la séance qui dure 2h30. Les textes écrits lors de l'atelier, qui se veut « *ouvert à toute personne ayant envie d'écrire* », seront lus à haute voix par chaque auteur dans « *une écoute bienveillante* ». Des impressions couleur de portraits de Marguerite sont mises à disposition, chaque participant devant en sélectionner deux à des stades différents de sa vie. Pour ma part, ce sera l'adolescente de 12 ans au « *ruban noir* », et la femme de 50 ans, dans un dessin exécuté au fusain. L'animatrice rappelle l'importance d'« *imaginer ce que les œuvres ne montrent pas* », afin de reconstituer l'univers du personnage comme ses pensées et ses émotions.

**Père et fille, artiste et modèle**

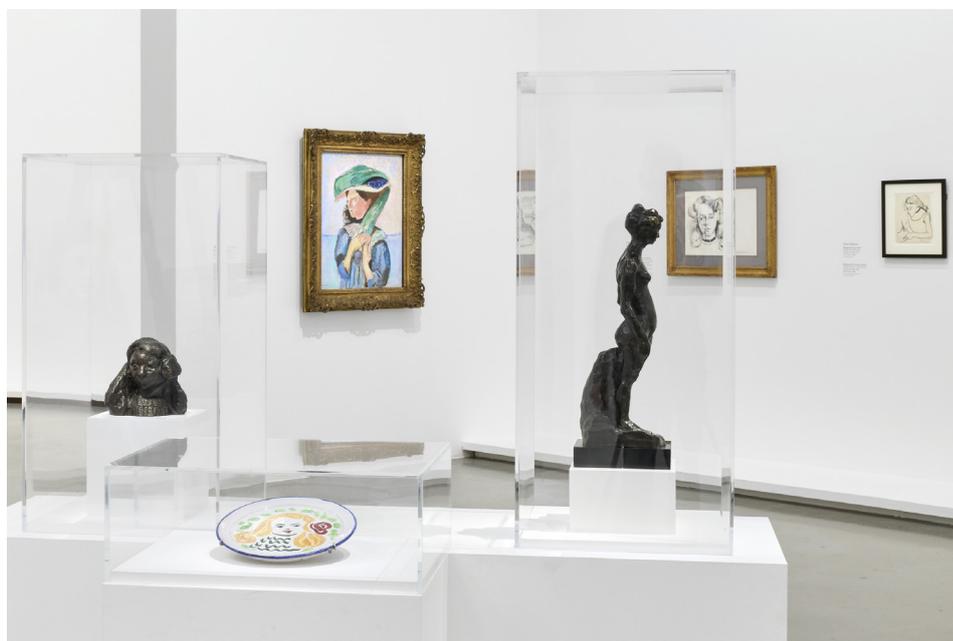
Dans le groupe, nous sommes plusieurs à nous interroger sur la nature de la relation père-fille, et la dynamique artiste-modèle. Dans quelle mesure un portrait est-il une projection de l'artiste ou un reflet plus ou moins authentique renvoyé par le modèle ? On se surprend ainsi à décrire la relation entre le peintre

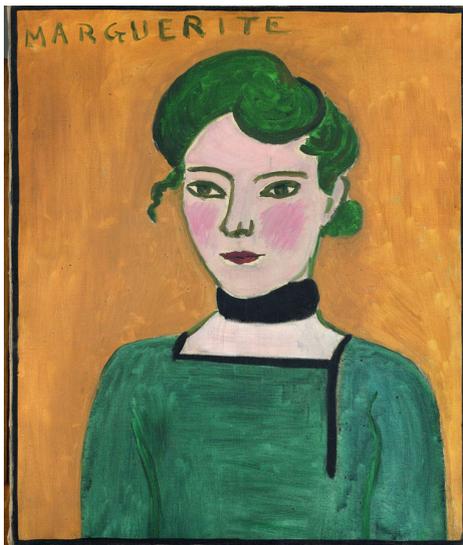


« *Il y a toujours beaucoup de matière à disposition qui ne demande qu'à être réactivée, aussi bien dans les œuvres que dans les biographies, les correspondances...* »

ANNABELLE CONSTANT, RESPONSABLE DU SERVICE CULTUREL ET PÉDAGOGIQUE AU MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS.

DR.





**Henriette Darricarrère,**  
*Séance de pose à Nice pour le tableau Conversation sous les oliviers (Marguerite et Henri Matisse), 1921.*

Archives Henri Matisse.

**Henri Matisse,**  
*Marguerite Collioure, hiver 1906-1907 ou printemps 1907, huile sur toile, 65,1 x 54 cm.*

Photo © Grand palais RMN (musée national Picasso-Paris) / René-Gabriel Ojeda.

Photographie prise lors de l'atelier d'écriture au musée d'Art moderne de Paris lors de l'exposition « Matisse et Marguerite ».

Photo : Katia Yezli.



« Il est important d'imaginer ce que les œuvres ne montrent pas. »

**GHISLAINE TABAREAU-DESSEUX,**  
**COFONDATRICE DE L'ASSOCIATION CARNETS DU PASSAGE.**

© Michel Blossier.

L'exposition « Matisse et Marguerite » au musée d'Art moderne de Paris.

© Pierre Antoine / Musée d'Art Moderne de Paris.

et Marguerite comme plus conflictuelle et ambivalente que ce qu'en disent les experts, qui la qualifient de « tendre », insistant sur une « profonde complicité » et la « force du lien » qui les unit. On se laisse malgré tout tenter par une version plus dramatique. Dans plusieurs des textes lus émerge ainsi la figure d'un père dominateur qui souhaite contrôler sa fille, même si c'est parfois dans l'intention de la surprotéger. De son côté, Marguerite essaie tant bien que mal d'échapper au portrait qui est fait d'elle, du « trait noir et épais » qui tente de la saisir, la cerner, voire « l'enfermer dans un cadre imposé ».

S'il est bien question ici d'un exercice de fiction, des éléments biographiques factuels sont aussi empruntés. Comme cette lettre que Matisse écrit en 1945 à sa fille, qu'il retrouve à Vence « tellement changée » après un passage en prison à cause de ses activités

dans la Résistance. Il y fait cette bouleversante confidence : « Je m'identifiais tellement à tes souvenirs que j'en étais absolument anéanti. » Les derniers portraits au fusain de Marguerite à 50 ans datent de cette époque. L'écriture créative permet ainsi d'ouvrir un espace dans les œuvres et l'univers de l'artiste. Au terme de l'atelier, une participante souligne qu'on « arrive beaucoup mieux à rentrer dans les œuvres ». Pour sa part, Annabelle Constant observe que « les personnes sont en général davantage touchées et veulent en savoir plus sur l'artiste et sa vie. Mais dans ce genre d'exercice, on se découvre aussi parfois un peu soi-même, car on raconte toujours quelque chose de soi ou de la société par ce prisme ». Autre constat : écrire sur une œuvre est une façon de se l'approprier, et permet de se sentir légitime de l'interpréter, sans recours à un intermédiaire.



# À la biennale de Ljubljana, la promesse d'une réconciliation avec les machines



La lettre de Magali Lesauvage, à Ljubljana (Slovénie)

DR.

Au musée national de Slovénie, à Ljubljana, il y a le plus ancien instrument de musique connu au monde. C'est une flûte – soit quatre trous percés délicatement dans le fémur d'un jeune ours. L'objet, découvert en 1995 dans une grotte de Slovénie, date de 60 000 ans, et, comme en témoignent des enregistrements, il siffle encore. Qu'y a-t-il de commun entre l'artiste néandertalien qui a fabriqué et joué de cette flûte, et nous ? À peu près tout, tant l'expérience humaine a ses invariants. Notamment l'oralité, soit la nécessité de communiquer, de faire collectif, de résonner les uns avec les autres.

Dérivé du latin *orare*, l'« oracle » désigne non seulement la parole divine et la personne qui la délivre, mais aussi le lieu de cette parole. « Oracle » est le titre choisi par la curatrice Chus Martinez pour la 36<sup>e</sup> biennale des arts graphiques de Ljubljana, qui, jusqu'au 12 octobre, célèbre, à 70 ans, une longévité exceptionnelle après s'être élargi

depuis une quinzaine d'années au-delà du seul médium graphique. Et c'est par l'oralité que poésie, musique et installations sonores accompagnent les œuvres plastiques pour lier artistes et spectateurs. Déployée du Centre international des arts graphiques (MGLC, porteur de l'événement) au musée d'art moderne et à la galerie municipale de Ljubljana, dans le vieux centre-ville, la conversation a débuté lors du week-end d'inauguration de la biennale avec les modulations vocales de la chanteuse catalane Maria Arnal, diffusées dans l'immense parc Tivoli sous une flottaison de tissus multicolores pour parachutes militaires assemblés par Kathrin Siegrist pour former « *une pénombre à partager* ». C'est aussi à l'écoute qu'invitent Joan Jonas, l'aînée de cette sélection (ici des baleines donnant naissance ensemble), Nicole L'Huillier, pour une séance de *deep listening* (écoute profonde), la tête contre un oreiller sonore et les yeux au plafond, ou

Flûte provenant de Divjebabe, Slovénie, 60 000 ans, os d'ours, exposée au musée national de Slovénie à Ljubljana.

Photo : Magali Lesauvage.

Kathrin Siegrist,

*A Shade We Share*, 2025.

Photo : Magali Lesauvage.

Joan Jonas,

*To Touch Sound*, 2024.

Photo : Magali Lesauvage.



**Tarta Relana**, concert au parc Tivoli de Ljubljana, le 6 juin 2025.

Photo : Magali Lesauvage.

**Aiša Pengov**, *Žogica Marogica (Petite Boule)*, 1951.

Photo: Jaka Babnik. MGLC Archive.



encore le duo Tarta Relana, dont le concert nocturne dans la nature réconciliait chant folklorique catalan, boucles électroniques et lutte politique contemporaine. Ainsi, cette biennale resserrée, à échelle humaine, démontre avec subtilité que contemplation esthétique et intention politique ne sont pas incompatibles – peut-être même ne vont-elles pas l'une sans l'autre.

**La mascotte Petite Boule**

Au musée national d'histoire contemporaine de Slovénie, il y a une paire de marionnettes, un enfant et un soldat. Datées de la Seconde Guerre mondiale, elles proviennent de la pièce satirique *Jurček et les trois bandits*, parodie que les Résistants slovènes jouaient en cachette pour moquer l'occupation allemande. Tradition forte dans ce pays de

l'ex-Yougoslavie ballotté d'un empire à l'autre depuis la Rome antique, le théâtre de marionnettes permet de faire passer des messages politiques par des intermédiaires : ces figures mécaniques ont tout des « oracles », à la fois supports de la parole et œuvres sculpturales. À l'entrée du musée d'art moderne, *Žogica Marogica (Petite Boule)*, figure issue d'un conte local, introduit les visiteurs dans l'une des trois stations majeures de la biennale. Créée par l'artiste Ajša Pengov (1913-1983), la mascotte suspendue par d'interminables fils est prête à raconter l'histoire. Face à elle, le chœur de marionnettes de Silvan Omerzu, qui ouvre chaque lieu de la biennale, semble lui aussi sur le point d'entonner des refrains. La dimension onirique se retrouve dans l'installation de l'artiste turque

Le musée d'art moderne MG+ de Ljubljana.

Gunter Kirsch / Alamy / Hemis.

**Silvan Omerzu**, *Table for a Poet, 2025, Aiša Pengov, puppets and sketches, 1953.*

Photo: Jaka Babnik. MGLC Archive.





**Yarema Malashchuk**  
et **Roman Khimei**,  
*Open World*, 2025.

Photo: Jaka Babnik, MGLC Archive.

**Nohemí Pérez**,  
*Guardians*, 2025.

Photo: Magali Lesauvage.

**Sinzo Aanza**, *The Irregular Line*, 2025.

Photo: Magali Lesauvage.

Canan, qui propulse en trois dimensions des figures chimériques issues de la tradition islamique dans un jardin féérique, ou dans les collages peints de Sinzo Aanza, où les têtes des anciens colonisés sont superposées aux artefacts pillés et déshumanisés par les colonisateurs. Une théâtralité que l'on retrouve dans la forêt de fusain de Nohemí Pérez, gigantesques arbres brossés sur de longs lés de papier et brodés de minuscules animaux aux couleurs flamboyantes.

**Promesse d'énergie**

Un peu plus loin, le propos, plus radicalement politique, reste transmis par le biais d'intermédiaires plus ou moins fantomatiques, sortes de doubles plus humains que l'humain. Dans les quatre courts films de Gabriel Abrantes, d'épaisses silhouettes recouvertes de draps, spectres un peu ridicules, s'affrontent en violentes disputes intimes.

La double installation vidéo des réalisateurs ukrainiens Yarema Malashchuk et Roman Khimei donne à voir un jeune homme ayant dû fuir l'invasion russe, les yeux rivés à un écran qui diffuse des images captées par une caméra fixée sur un chien-robot errant dans l'Ukraine désolée. La machine, chutant sans pouvoir se relever, est finalement incapable de communiquer la détresse de l'exilé. C'est contre des drones que la Palestinienne Noor Abed (lauréate du Grand Prix de la biennale) orchestre sa chorégraphie : le film et les dessins annotés pour *a study of a stick: movement notations and notes on defiance* la montrent telle une guérillière munie d'un simple bâton, défiant les robots de guerre dépourvus d'œil ou de conscience. Machiniques elles aussi, mais porteuses d'espoir, les sculptures-prototypes de Vesna Petrešin (artiste slovène prématurément décédée quelques jours avant le début de la biennale, qui lui est dédiée) ont été réalisées en collaboration avec son père, l'ingénieur Eugen Petrešin. Inspirée par la philosophie du savant Serbo-croate Nikola Tesla, leur promesse d'énergie fluide disponible pour tous se matérialise dans une pureté formelle héritée du modernisme, irradiant la ville depuis le sommet du parc Tivoli.

**Noor Abed**,  
*A study of a stick movement notations and notes on defiance*, 2025.

Photo: Magali Lesauvage.

**Vesna Petrešin** avec le professeur **Eugen Petrešin**,  
*Machine à énergie autonome*, 2025.

Photo: Magali Lesauvage.

